

Le français moderne

Revue de linguistique française

Directeur

Jean-Marie Klinkenberg

Enjeux linguistiques contemporains de la question animale

Philippe MONNERET - Introduction

Catherine KERBRAT-ORECCHIONI - L'analogie, stratégie « par excellence » pour sensibiliser à la cause animale ? Le cas du « spécisme »

Marco FASCILOLO - *Personnes, animaux, végétaux* : une approche de lexicographie philosophique

Perrine BELTRAN - Ces textes qui coupent l'appétit : stratégies discursives de la remise en cause du carnisme chez Rico, Sorente et Sorman

Jérôme SEGAL - Peut-on parler d'une *Lingua Specisti Imperii* ?

Marc CHALIER, Aperçu historique et état actuel de la recherche en phonétique et en phonologie.

Chroniques

Janine Berns, Bert Le Bruyn et Marie Steffens - La linguistique française aux Pays-Bas

Malinka Velinova - La linguistique française en Bulgarie.

In Memoriam

André Chervel (1931-2025), par José Deulofeu et Sonia Branca

Jean-Denis Gendron (1925 –2025) par André Thibault

Pierre-Alain Cahné (1941-2026), par Florence Leca-Mercier, Gilles Siouffi et Olivier Soutet

Table des matières

Conseil international de la langue française

Le français moderne

Fondateurs : A. DAUZAT et J.-L.L. D'ARTREY

Directeur : J.-M. KLINKENBERG

Comité de patronage

B. CERQUIGLINI, Recteur honoraire de l'Agence universitaire de la Francophonie

J.-D. GENDRON †, Professeur émérite à l'Université Laval

N. GUEUNIER, Professeure émérite à l'Université de Tours

F.-J. HAUSMANN, Professeur émérite à l'Université d'Erlangen

G. KLEIBER, Professeur émérite à l'Université de Strasbourg

R. MARTIN, Professeur émérite à l'Université de Paris IV

O. SOUTET, Professeur à l'Université de Paris-Sorbonne

Comité de rédaction

A. BERRENDONNER (Fribourg)

X. BLANCO (Barcelone) — A. CARLIER (Lille)

M. DAFF (Dakar) — D. DENIS (Paris)

C. FUCHS (Paris) — P.-P. HAILLET (Cergy-Pontoise)

Ph. HAMBYE (Louvain-la-Neuve) — M.-L. HONESTE (Paris)

A. JAUBERT (Nice) — V. MAGRI (Nice) — J. MAURIS (Québec)

S. MEJRI (Paris) — V. NYCKEES (Paris) — Ch. REGGIANI (Paris) — A. THIBAUT (Paris)

Secrétariat général : Ph. MONNERET (Paris), F. NEVEU (Paris)

Responsable édition : Abdelouahab AYADI

SOMMAIRE : Enjeux linguistiques contemporains de la question animale

Philippe MONNERET , Introduction.....	145
Catherine KERBRAT-ORECCHIONI - L'analogie, stratégie « par excellence » pour sensibiliser à la cause animale ? Le cas du « spécisme ».....	155
Marco FASCILOLO - <i>Personnes, animaux, végétaux</i> : une approche de lexicographie philosophique..	175
Perrine BELTRAN - Ces textes qui coupent l'appétit : stratégies discursives de la remise en cause du carnisme chez Rico, Sorento et Sorman.....	206
Jérôme SEGAL - Peut-on parler d'une <i>Lingua Specisti Imperii</i> ?.....	219
Marc CHALIER , Aperçu historique et état actuel de la recherche en phonétique et en phonologie	234
Chroniques	
Janine Berns, Bert Le Bruyn et Marie Steffens - La linguistique française aux Pays-Bas	250
Malinka Velinova - La linguistique française en Bulgarie	267
In Memoriam	
André Chervel (1931-2025) , par José Deulofeu et Sonia Branca.....	272
Jean-Denis Gendron (1925 –2025) par André Thibault.....	276
Pierre-Alain Cahné (1941-2026) , par Florence Leca-Mercier, Gilles Siouffi et Olivier Soutet.....	280
Table des matières	283

Peut-on parler d'une *Lingua Specisti Imperii* ?

Jérôme SEGAL

L'ouvrage majeur du philologue allemand Victor Klemperer (1881-1960), *Lingua Tertii Imperii*, publié en 1947, permettait de comprendre, en détail et dans une perspective diachronique, comment la langue allemande avait été instrumentalisée par les représentants du national-socialisme. Le titre faisait référence au Troisième Reich et reposait sur l'idée selon laquelle la langue utilisée conditionnait les pensées. L'auteur allait jusqu'à écrire que « les mots peuvent être comme de minuscules doses d'arsenic : on les avale sans y prendre garde, ils semblent ne faire aucun effet, et voilà qu'après quelque temps l'effet toxique se fait sentir » (Klemperer 1947, p. 40).

S'inspirant de ce travail, la question qui nous occupe est d'examiner si la langue française, telle qu'elle est pratiquée aujourd'hui, vise, selon des mécanismes parfois similaires, parfois différents, à consolider le spécisme, défini dans un premier temps comme une idéologie selon laquelle l'appartenance d'un individu à une espèce apporte un critère moral suffisant sur la façon dont nous devons considérer cet individu. Concrètement, un individu de l'espèce chien sera protégé, rattaché à la catégorie des animaux domestiques et l'article 521-1 du code pénal stipule que « Le fait, publiquement ou non, d'exercer des sévices graves ou de commettre un acte de cruauté envers un animal domestique, ou apprivoisé, ou tenu en captivité, est puni de trois ans d'emprisonnement et de 45 000 euros d'amende. » À l'inverse, pour un individu de l'espèce des cochons dont les capacités intellectuelles sont pourtant équivalentes à celles des chiens, il est usuel de pratiquer dans les élevages le claquage des porcelets : si dans une portée, peu après sa naissance, un porcelet n'a pas les caractéristiques physiques souhaitées, l'éleveur peut le « claquer » sur un mur, c'est-à-dire le tuer en éclatant sa boîte crânienne.

Le terme *spécisme* (d'où dérive le mot *Specisti* de notre titre) n'a été introduit en Grande-Bretagne qu'en 1970, par le psychologue Richard D. Ryder (né en 1940). Partant des travaux de Darwin faisant état d'un continuum biologique entre les espèces, il se demandait si la progéniture issue d'un mâle humain et d'une femelle gorille devrait être placée dans une cage (comme c'est l'usage dans nos zoos) ou dans un berceau. Calquant le terme sur le sexisme et le racisme, Ryder affirmait que l'appartenance supposée à une espèce (comme à une supposée race ou à un supposé sexe ou genre), ne pouvait, sur le plan éthique, justifier des discriminations (Segal 2021, p. 15-19).

Comme nous le verrons dans la seconde partie de cet article, de nombreux phénomènes propres à la langue française permettent de faire vivre et d'entretenir le spécisme, tout en l'invisibilisant, ce qui peut sembler paradoxal. Deux ouvrages nous serviront ici de références, le livre de Marie-Claude Marsolier (2020), *Le mépris des « bêtes »*. *Un lexique de la ségrégation animale*, et celui de la linguiste Catherine Kerbrat-Orecchioni (2023) « *Ce ne sont que des animaux* » : *Le spécisme en question*. Cette dernière considère notamment que « le spécisme ontologique dispose d'une formidable alliée : la langue ! » et ajoute que « le vocabulaire (...) reflète, conforte et

perpétue les représentations dominantes concernant notre relation aux autres animaux ». (Kerbrat-Orecchioni 2023, p. 111).

Avant de nous y intéresser, nous partirons de l'œuvre de Victor Klemperer pour examiner quels sont les positions du philologue concernant les animaux non humains et si une extrapolation de ses travaux à la question du spécisme n'est pas incongrue. Dans une troisième partie nous aborderons la pertinence et les risques d'une comparaison entre les persécutions contre des humains pendant la Seconde Guerre mondiale, au cœur de l'œuvre de Klemperer, avec le sort réservé aux animaux de rente dans nos sociétés dites modernes. Enfin, nous montrerons dans une quatrième et dernière partie en quoi ces enjeux linguistiques se retrouvent au centre d'intenses batailles contemporaines à la recherche d'une forme d'hégémonie culturelle, spéciste ou antiséciste. Le propos développé ici est celui d'un historien, non pas d'un linguiste, qui se limite à proposer des analyses, des observations et des matériaux susceptibles d'être exploités dans une perspective linguistique pour une meilleure appréhension des enjeux langagiers de la cause animale.

Préambule

L'incipit de *LTI, la langue du III^e Reich* concerne les acronymes : « Il y avait le BDM, la HJ, la DAF et encore d'innombrables sigles de ce genre¹. » L'idée que la profusion d'acronymes a souvent pour effet de souder ou au moins d'identifier pour elle-même une communauté semble bien admise en sociolinguistique (François, 2025). Cet usage des acronymes est assez courant, il s'apparente à celui des argots et se comprend aisément si l'on fait partie du groupe social concerné. Mais parfois l'acronyme est utilisé pour masquer la réalité, c'est le cas des « OFNI ». Ainsi, dans un reportage passé sur France Inter le 9 décembre 2020, on entendait :

C'est devenu presque inévitable dans des courses à la voile comme le Vendée Globe : un choc avec un Ofni, un objet flottant non identifié. Mais dans bien des cas, l'Ofni est en réalité... un cétacé. (...)

Car percuter un animal marin est un dommage pour l'environnement. C'est aussi un danger pour le skipper et son bateau. Il y a quatre ans, lors du précédent Vendée Globe, Kito de Pavant avait croisé la route d'un cachalot. Résultat : la quille de son bateau avait été arrachée et le skipper héraultais avait dû être évacué par un bâtiment de la Marine nationale (Val 2020).

Les seules conséquences évoquées de ces chocs sur des Ofnis sont, de manière très vague, « l'environnement », le skipper et son bateau. À aucun moment le journaliste ne s'interroge sur ce que cela fait au cachalot d'être heurté par un bolide lancé à plus de 15 nœuds (autour de 30 km/h). Les bateaux de dernière génération sont équipés de foils de plus de sept mètres d'envergure, lacérant thons, cachalots et même parfois baleines. L'acronyme OFNI tend à assimiler ces animaux à des résidus de conteneurs tombés à la mer ou autres sources de pollution. Par un processus d'occultation, la langue est

¹ L'édition française rappelle : BDM signifie « Bund Deutscher Mädel » (Ligue des filles allemandes), division féminine des Jeunesses hitlériennes ; HJ est l'acronyme de « Hitler Jugend » (Jeunesses hitlériennes) et le DAF est le « Deutsche Arbeitsfront » (Front du travail allemand), l'organisation nazie qui remplaça les syndicats à partir de 1933 (Klemperer 2004 p. 33).

instrumentalisée pour passer sous silence les violences exercées par les humains sur d'autres espèces animales.

V. Klemperer avait-il déjà, dans les années 1930, quelques idées sur le sort réservé aux animaux non humains en rédigeant son livre *LTI* ? Cette question ne relève pas directement de l'approche linguistique de la question animale mais elle permet de donner plus de cohérence à l'examen des dimensions langagières des justifications du spécisme.

1. Victor Klemperer et les animaux non humains

La démarche du philologue est bien connue, il s'agissait pour lui de montrer comment la langue allemande avait été instrumentalisée par les nazis. Dans le premier chapitre il expose ainsi ses idées fondamentales :

Quel fut le moyen de propagande le plus puissant de l'hitlérisme ? Etaient-ce les discours isolés de Hitler et de Goebbels, leurs déclarations à tel ou tel sujet, leurs propos haineux sur le judaïsme, sur le bolchevisme ? (...) Non, l'effet le plus puissant ne fut pas produit par des discours isolés, ni par des articles ou des tracts, ni par des affiches ou des drapeaux, il ne fut obtenu par rien de ce qu'on était forcé d'enregistrer par la pensée ou la perception.

Le nazisme s'insinua dans la chair et le sang du grand nombre à travers des expressions isolées, des tournures, des formes syntaxiques qui s'imposaient à des millions d'exemplaires et qui furent adoptées de façon mécanique et inconsciente. (Klemperer 2004 p. 39-40)

Dans l'ensemble des persécutions mises en place sous le Troisième Reich, Klemperer a été attentif à ce qui concernait les animaux. Il était d'ailleurs lui-même abonné au bulletin de la Société protectrice des animaux (*Tierschutzverein für Katzen*).

La volonté de totalité entraînait une prolifération d'organisations jusqu'en bas de l'échelle, au niveau des *Pimpf*², non, jusqu'au niveau des chats : je n'avais plus le droit de verser à la Société protectrice des animaux une cotisation pour les chats parce que, à « l'institution allemande des chats » – vraiment c'est ainsi que se nommait désormais le bulletin de la Société devenu organe du Parti – il n'y avait plus de place pour les créatures perdues pour l'espèce [*artvergessen*] qui vivaient chez des Juifs. Plus tard on nous a d'ailleurs enlevé puis tué nos animaux domestiques : chats, chiens et même les canaris ; loin d'être des cas isolés, des turpitudes sporadiques, il s'agissait d'une intervention officielle et systématique, et c'est une des cruautés dont aucun procès de Nuremberg ne rend compte, et pour laquelle, s'il ne tenait qu'à moi, je dresserais une très haute potence, dût-il m'en coûter le repos éternel. » (*op cit.* p. 142-143)

Dans son journal, en date du 15 mai 1942, il raconte en détail comment avec son épouse, Eva, ils ont dû amener leur chat *Muschel* se faire tuer chez le vétérinaire puisque les Juifs n'avaient même pas le droit de confier leurs animaux à des tiers (Klemperer 2015).

² Dans l'organisation de la Jeunesse hitlérienne, les garçons étaient enrôlés dès l'âge de six ans, en tant que « gosses » (*Pimpf*) jusqu'à leurs dix ans.

Klemperer est tout à fait conscient du fait que les humains sont des animaux, ayant pleinement accepté ce que Freud, lecteur de Darwin, appelait la seconde humiliation principale (après l'héliocentrisme), humiliation fondée sur le fait que l'humain ne soit plus désormais perçu que comme un animal parmi d'autres. À propos d'une femme non juive qui lui avait remis une pomme, le linguiste, dont la femme n'était pas juive, avait noté : « il lui semblait à peine croyable qu'une Allemande fût mariée avec moi, l'étranger, la créature appartenant à une autre branche du règne animal (...). » (Klemperer 2015 p. 134). Pourquoi « une autre branche du règne animal » ?

Pour les nazis, la hiérarchie à l'œuvre dans la considération de tout individu était la suivante : « Aryens », « Animaux » puis « Sous-hommes ». Klemperer, comme Juif, appartient donc à la catégorie la plus méprisable du règne animal, celle des sous-hommes », qui apparaît bien comme autre branche du règne animal. Or cette hiérarchie semble conférer à l'animal non humain une certaine dignité, au moins par rapport à celle des « sous hommes ». A cet égard, certaines précisions historiques s'imposent.

Tout d'abord, une légende perdure selon laquelle Hitler aurait été végétarien et sa politique favorable à la cause animale³. En réponse à cette erreur historique, Élisabeth Hardouin-Fugier (2002) a montré que, si Hermann Göring, le 5 septembre 1939, fait une allocution radiophonique au cours de laquelle il proclame l'interdiction de la vivisection – et que le communiqué de presse ajoute « Sous peine de camp de concentration » –, en réalité, c'est le mot « vivisection » qui est interdit, mais pas ce à quoi il renvoie. La pratique des expérimentations sur des animaux vivants demeure, mais les scientifiques sont priés de ne plus utiliser le terme « vivisection » dans leur communication. Pour Hardouin-Fugier, « la tonitruante suppression de la vivisection annoncée par Göring [...] compte parmi les opérations publicitaires les mieux réussies du nazisme » (Hardouin-Fugier, 2002 p. 60)

En outre, si la loi du Troisième Reich sur la protection animale du 24 novembre 1933 est passée à la postérité comme une loi prétendument progressiste, c'est encore par diffusion de la propagande nazie (et effectivement le mot allemand *Vivisektion* a laissé place à *Tierversuche* qui signifie « expériences sur les animaux »). Contrairement à une idée répandue, cette loi autorisait les souffrances infligées aux animaux dans la mesure où elles étaient jugées utiles pour les hommes. Par ailleurs, comme on le sait à la lecture de Klemperer, les animaux des Juifs ont rapidement et systématiquement été tués, et les tests sur les animaux ont ouvert la voie aux tests sur les détenus des camps.

La question animale a donc bien été abordée sous le IIIe Reich et elle a donné lieu à une propagande fondée classiquement sur une manipulation lexicale consistant à interdire l'emploi de certains mots (p. ex. *Vivisektion*) et corrélativement à privilégier l'emploi de certains mots plutôt que d'autres (p. ex. *Tierversuche* plutôt que *Vivisektion*). L'apparente sensibilité à la question animale procède bien sûr, dans la perspective hitlérienne, d'une volonté de faire apparaître les « sous-hommes » comme ontologiquement inférieurs aux animaux non humains.

³ Sur la question de l'alimentation sous le IIIe Reich, voir Landry (2013, 2021).

2. Occultation, euphémisation et mépris

Toujours dans *LTI*, Klemperer se penche sur la déshumanisation des détenus dans l'univers concentrationnaire nazi. Il évoque une « évidente et indubitable brutalité (...) lorsqu'une gardienne du camp de concentration de Belsen déclare devant le tribunal que, tel et tel jour, elle avait eu affaire à seize "éléments" [*Stück*] » (*op cit.* p. 200). Klemperer explique qu'il s'agit d'un processus de réification qui concernait aussi l'exploitation des cadavres humains. Là encore, le philologue est bien conscient du parallèle avec le traitement réservé aux animaux non humains. « On fait de l'engrais avec les morts du camp et l'on désigne cela exactement du même nom que le traitement des cadavres d'animaux. » (*ibid.*)

Aujourd'hui, les animaux consommés sont réifiés de la même façon, comptés en tonnes et même plus en nombre d'individus. Une unité de mesure est même créée : « La consommation moyenne de viande bovine par habitant est en légère hausse par rapport aux faibles niveaux de 2020 et 2021, à 22,2 kg équivalent-carcasse (kgec). » (Agreste 2023). La consommation totale de viande augmente encore légèrement en France malgré l'émergence de la cause animale et les animaux ne sont même pas comptés en nombre d'individus mais en « kgec ». L'association L214, fondée en 2008, insiste sur le fait que chaque jour en France, trois millions d'animaux terrestres sont mis à mort pour l'alimentation des humains. Un de leurs slogans, analysé par la linguiste Sylvia Domenica Zollo, représente d'ailleurs une vache avec une cocarde au centre laquelle on lit « Idéale vraiment ? » et en-dessous de l'image ce texte : « L'agriculture 'idéale' ne tuerait pas 3 millions d'animaux par jour. » (Zollo 2023, p. 147-148).

On notera dans la communication gouvernementale ou dans celle des filières viande, l'usage du partitif : les Français·es consomment « du poulet », « du bœuf », « du cochon » comme s'il s'agissait d'éléments indéterminés (du blé, du riz, de la confiture). En outre, la langue française sert le spécisme en usant de deux phénomènes : les occultations et les euphémismes⁴.

Plus largement, il est évident que les phénomènes d'occultations sont omniprésents en français pour masquer l'exploitation animale. Dans l'habillement, on spécifie que les chaussures sont en « cuir » et non en « peau de vache ». Pour l'alimentation on présente des « steaks » et non des « muscles de bœuf », « du bacon » plutôt que de la « graisse du tissu sous-cutané de cochons ». De même les « nuggets » si appréciées des jeunes sont en réalité des croquettes panées et frites à partir de restes d'abattoir (os, cartilages, tripes, nerfs et graisse de volaille). Ces phénomènes d'occultation sont si puissants qu'une étude parue dans le *Journal of Environmental Psychology* rapporte qu'aux États-Unis « 36 à 41 % des enfants [âgés de 4 à 7 ans] affirment que les hamburgers, les hot-dogs et le bacon proviennent de plantes. Même les nuggets de poulet, un aliment qui a un animal dans son nom, ont été catégorisés comme un aliment d'origine végétale par plus d'un tiers des enfants (...). » (Hahn *et al.* 2021)

Lorsque des oiseaux (canards, oies, poulets) sont atteints de grippe aviaire dans des « élevages » (également un terme sur lequel on pourrait revenir), des milliers

⁴ Le côté zoophobe ou misothère du français est analysé en détail dans Marsolier 2020 et Kerbrat-Orecchini 2023 (misothère vient de *miséo* qui veut dire « haïr » ou « détester » et *thérion* qui désigne les animaux non humains).

d'animaux sont tués. Or, ce ne sont que des « dépeuplements » qui sont évoqués et non des tueries ou abattages de masse. Grâce à son analyse systématique des « Modalités technodiscursives et énoncés définitoires dans le (méta)discours numérique de l'association animaliste L214 », Silvia Domenica Zollo a pu lister d'autres exemples, partant de la constatation faite par l'association animaliste selon laquelle « [l']industrie de la viande utilise un vocabulaire qui vise à nous déconnecter des animaux. » Sur un visuel largement diffusé sur les réseaux sociaux numériques, on voit une barquette de saucisses reprenant le texte classique qu'on retrouve en supermarché « Ce qu'on lit 'Saucisses – viande de porc – élevé et abattu en France' ». Sur le second visuel, on lit la mention « Ce qu'on devrait lire » avec « Babe⁵ – six mois et neuf jours – Castré à vif, dents meulées, queue coupée ». Le troisième et dernier visuel (les trois sont diffusés avant tout sur Instagram) contient le message suivant : « L'industrie de la viande utilise un vocabulaire qui vise à nous déconnecter des animaux. Et vous, qu'est-ce qui vous choque dans les emballages de viande ? » (Zollo 2023, p. 158).

La linguiste mentionne d'autres occultations comparables à « dépeuplement » et également dénoncées par l'association antispéciste qui explique ainsi :

 dans les élevages, on « équilibre les nids » quand on tue violemment les lapereaux qui sont en « surplus » ;
 dans les abattoirs, « étourdir » un animal veut dire l'électrocuter, le gazer ou lui perforer le crâne pour le rendre inconscient avant de le tuer ;
 dans les abattoirs, le « jonchage » c'est la lacération du cerveau et de la moelle épinière avec un instrument allongé en forme de tige introduit dans le crâne ;
 dans les élevages, les « soins aux porcelets » consistent à leur meuler les dents, leur couper la queue et à les castrer à vif ; (...)
 dans les élevages, « l'alimentation assistée », c'est gaver de force un canard ou une oie.
(p. 158-159)

Les deux derniers exemples relèvent également de l'euphémisme. De même, dans tous les textes officiels évoquant la chasse sans la condamner les chasseurs ne *tuent* pas mais « régulent » ou « prélèvent ». Une vache qui n'a plus assez de lait après cinq ou six inséminations artificielles va être envoyée à l'abattoir à l'âge de 6 ou 7 ans (espérance de vie naturelle, 20 ans) mais sous l'appellation « vache de réforme » et non « vache destinée à être découpée en morceaux sous l'appellation 'viande' ». Dans un petit élevage de poulet, le lieu d'abattage est appelé « laboratoire », de façon à évoquer l'hygiène qui y règne et non l'imaginaire lié à la mise à mort.

Klemperer s'était livré à une classification des euphémismes que l'on pourrait appliquer au spécisme. À « l'euphémisme mensonger » (Klemperer 1947, p. 169) on rattacherait par exemple aujourd'hui les « soins au porcelet » puisque de « soins » il n'est nullement question. À « l'euphémisme lexical » qui désignait notamment la cause de morts civiles par « sort tragique » au lieu de « bombardement » (p. 169), on pourrait rapprocher la « vache de réforme » (voir Vandeveld-Rougale 2012 pour la classification de Klemperer).

Dans son lexique de la ségrégation animale, Marie-Claude Marsolier consacre un chapitre aux « euphémisations et dénis » qui servent le spécisme (chap. 3). Le simple

⁵ Le nom donné au cochon met bien sûr en évidence son individualité et renvoie à un film qui a connu un grand succès en 1995, *Babe, le cochon devenu berger* de Chris Noonan.

mot « abattage » signifie au départ « mettre à bas » et se dit par exemple d'un cheval qu'on met sur le flanc pour des soins. Le terme « abattoir » a peu à peu remplacé « tuerie » et « écorcherie » et une analyse lexicologique statistique utilisant Ngram Viewer montre que ce n'est qu'à partir du début des années 1820 que le mot « abattoir » se répand.

M.-C. Marsolier montre aussi comment certains mots changent de sens lorsqu'ils sont appliqués aux animaux. Pour les humains, « euthanasier » signifie « donner délibérément la mort à un malade » mais dès lors qu'il s'agit d'animaux, cela signifie simplement que l'animal est tué, comme c'est le cas dans les zoos lorsque le patrimoine génétique d'un nouveau-né n'est pas jugé intéressant (p. 124). On lit ainsi dans le quotidien *Le Monde* : « Un girafon en parfaite santé a été euthanasié au zoo de Copenhague, pour éviter le risque de consanguinité entre girafes » (9 février 2014 – cette mise à mort a eu lieu devant un public venu en nombre pour l'événement).

Autre exemple, dans les élevage porcin « la 'nursérie' est un endroit où des truies sont enfermées entre des barres de fer dans un espace où elles ne peuvent même pas se retourner ou toucher leurs petits avec leur tête. » (p. 125). L'autrice précise d'ailleurs que la notion même de « bien-être animal » est trompeuse et relève d'une novlangue spéciste. Associer cette notion qui concerne l'idée de bonheur et d'épanouissement aux élevages intensifs (95% des élevages porcins en France) relève de « l'indécence », écrit-elle (p. 127). Joan Dunayer dénonce de son côté des oxymores utilisés pour perpétuer le spécisme, comme « élevage responsable » ou « abattage humain » (p. 185).

À l'université de Namur, Sophie Vandevuegle s'est aussi attachée à tracer un parallèle entre la LTI et la langue du spécisme qui dépasse largement la seule langue française « puisqu'il n'existe pas à ce jour un État dans lequel le spécisme n'est pas considéré comme la norme » (Vandevuegle 2020, p. 18)⁶. Elle cite également les mots « 'bœuf' ou 'porc' qui, selon les contextes, passent d'êtres vivants à nourriture sans que cela paraisse gêner quiconque ; 'dératiser', verbe qui, parce qu'il fait allusion aux rats, ne choque pas bien qu'il s'agisse d'exterminer ; 'nuisibles', qui signifie en réalité espèces 'tuables', parce que espèces dites « susceptibles d'occasionner des dégâts (...) » (*ibid.*).

Selon Klemperer, les divers éléments de la LTI « obscurcissent l'intelligence » (p. 84) et nient l'individualité. Ainsi, « le Juif » ou l'adjectif « judéo » permet l'amalgame de tous les adversaires en un seul ennemi et, dans un mouvement introspectif, Klemperer se demande « Peut-être avais-je autrefois pensé moi aussi trop souvent 'l'Allemand' et 'le Français' au lieu de penser à la diversité des Allemands et des Français ? » (p. 359). Cette réflexion se transpose aisément aux animaux car le spécisme nie également leur individualité et parfois même leur simple existence. Lorsque les médias relatent un fait divers liée à un incendie, M.-C. Marsolier signale

⁶ Joan Dunayer a traité de façon exhaustive des liens entre spécisme et langue anglaise. Le spécisme est par exemple renforcé par l'utilisation du neutre, avec « it », pour désigner les animaux qui n'ont pas le droit aux genres masculin ou féminin (he/she) (Dunayer 2021). Elle traite aussi de toutes les expressions de la langue courante qui avilissent les animaux (comme « kill two birds with one stone » de la même façon que M.-C. Marsolier et C. Kerbrat-Orecchioni l'ont fait pour le français (« yeux de merlan frit », « pas de quoi fouetter un chat »...))

que même si des animaux périssent, on lit qu'il n'y a eu « aucune victime » si aucun humain n'a été touché (p. 37).

Parfois, des néologismes sont créés pour occulter la souffrance des animaux. Ainsi, lorsqu'un cheval est psychologiquement brisé suite à des actes violents pour le contraindre à abandonner toute volonté et accepter la présence d'un cavalier sur son dos, le terme utilisé est « débouillage », en référence à la « bourre », ancien terme synonyme de jeune âge. Marjorie Spiegel établit le parallèle avec les « Nigger breakers » qui, au temps de l'esclavage dans le sud des États-Unis, avaient de même pour fonction de briser psychologiquement, à l'aide de différents sévices, les esclaves susceptibles de se rebeller (Spiegel 1988, p. 33).

3. Prodiges et vertiges de l'analogie

Prodiges et vertiges de l'analogie est le titre d'un livre du philosophe Jacques Bouveresse qui entendait contester l'emploi immodéré de paradigmes scientifiques dans le domaine de la littérature ou des sciences humaines (typiquement la dualité onde / particule en physique ou le théorème d'incomplétude de Gödel en mathématiques). Dans le cas présent, c'est la similitude entre des oppressions qui nous intéresse. L'impression de prodige, c'est l'enthousiasme qui saisit les militant·es de la cause animale lorsqu'on les interroge. Pour la rédaction de l'essai de sociohistoire *Animal Radical*, une trentaine d'entretiens ont été réalisés (Segal 2020). L'analogie entre les traitements réservés à des groupes humains opprimés et ceux qui sont le lot quotidien des animaux non humains émerge de ces entretiens et mérite donc, à ce titre, d'être interrogée, même si pour l'immense majorité de la population, cette analogie provoque ou provoquerait un tel vertige qu'elle est souvent d'emblée récusée.

L'association *People for the Ethical Treatment of Animals*, mieux connue sous l'acronyme PETA (la branche française a choisi « Pour une éthique dans le traitement des animaux »), n'a pas hésité à avoir recours à ces analogies :

[E]n 2002, une campagne intitulée « L'Holocauste dans votre assiette », consistait en une série de photos montrant des similitudes entre le traitement des humains dans les centres d'extermination et celui des animaux dans les élevages industriels. Une photo, avec la légende « Des squelettes vivants » en gros caractères noirs sur fond rouge, montrait côte à côte des déportés exsangues et une chèvre tout aussi décharnée. Deux phrases accompagnent l'image : « Pendant sept années entre 1938 et 1945, 12 millions de personnes ont péri dans l'Holocauste. Le même nombre d'animaux est tué pour l'alimentation toutes les quatre heures, rien qu'aux États-Unis (Segal, *op. cit.* p. 116).

Il existe bien des parallèles et même des influences entre l'exploitation animale et le traitement de groupes humains pendant la Seconde Guerre mondiale⁷. Il y a d'abord un processus de va-et-vient entre les deux types de persécutions, dont Henry Ford (1863-1947), bien connu comme premier magnat de l'industrie automobile, est l'un des points nodaux. Dans les années 1880, ce dernier visite les abattoirs de Chicago qui occupaient l'immense complexe des Union Stock Yards où, au sommet de l'activité, travaillaient plus de 30 000 employés. Véritable ville dans la ville, le lieu était surnommé « Porkopolis ». Dans ce système de production de masse, un des premiers

⁷ Le livre de référence sur le sujet demeure celui de Charles Patterson (Patterson 2008).

au monde, l'animal avançait sur un tapis roulant et était transformé en carcasse puis en morceaux de viande et en d'autres produits dérivés. C'est en visitant les « Yards » que Ford a eu l'idée de la chaîne de montage (en l'occurrence, on parlerait d'une chaîne de démontage, de démembrement), comme il le raconte dans son autobiographie : « L'idée est venue d'une manière générale du chariot aérien utilisé par les conditionneurs de Chicago pour la préparation de la viande de bœuf. » (Ford 1923, chapitre 5)

Le fordisme, qui consiste à décomposer les tâches et à répartir ceux qui les effectuent le long d'une chaîne d'assemblage, peut être considéré comme une extension des techniques en usage dans les abattoirs de Chicago. Henry Ford, qui à ce titre est considéré comme un penseur de la modernité, était également un antisémite notoire. Le *Dearborn Independent*, un hebdomadaire appartenant au magnat et tiré à 300 000 exemplaires, a publié une pléthore d'articles d'un antisémitisme flagrant, notamment les *Protocoles des Sages de Sion*, un faux, sorte d'ancêtre de nos fake news, datant de 1905, et qui se présente comme une description du plan des Juifs pour conquérir le monde.

Dans la description du programme T4 mis en pratique par les nazis entre octobre 1939 et août 1941 et visant à exécuter de manière systématique les handicapés ou déclarés comme tels, l'historien Henry Friedlander parle de « lignes d'assemblage » permettant de « traiter les corps » à la chaîne et de leur faire traverser une série d'étapes, parmi lesquelles l'extraction des dents en or (Friedlander 1995, p. 300). On peut raisonnablement supposer que l'invention de la chaîne de montage est l'une des raisons pour lesquelles Hitler admirait Ford (avec l'antisémitisme bien sûr)⁸.

Dans les actes mêmes qui ont conduit à l'assassinat de déportés, en majorités juifs, on trouve des similitudes avec la façon dont sont abattus les animaux : marquages par tatouage, usage de la tromperie (savon pour faire croire à un passage aux douches, abreuvoirs pour calmer les animaux), mort par le gaz (zyklon B dans un cas, dioxyde de carbone dans l'autre), mise en valeur de toutes les parties des corps (graisse, os, poils ou cheveux)...

Bien entendu, il n'est pas question de prétendre que les objectifs des nazis concernant les groupes persécutés étaient similaires à ceux des humains avec les animaux de rente. Après la Conférence de Wannsee du 20 janvier 1942, il est officiellement question de « solution finale », d'extermination systématique des Juifs d'Europe. Bien au contraire, l'industrie de la viande entretient des cheptels conséquents dont la taille dépend de l'appétit toujours grandissant des humains pour l'alimentation carnée.

La littérature française aussi bien qu'étrangère contient de très nombreuses utilisations de ce parallèle. En 1981, lors d'une conférence, Marguerite Yourcenar commentait un passage de l'Écclésiaste qui demande : « Qui sait si l'âme du fils d'Adam va en haut, et si l'âme des bêtes va en bas ? » et elle concluait ainsi son intervention

⁸ Ford est le seul Américain à avoir reçu les faveurs de l'auteur dans *Mein Kampf*, et l'un des quatre étrangers, avec Mussolini, à avoir été décorés de la Grand-Croix de l'ordre de l'Aigle allemand. Le dictateur allemand avait même un portrait du père du modèle T dans son bureau et n'a pas hésité à déclarer à un journaliste du *Detroit News* : « Je considère Henry Ford comme mon inspiration. » (Lee 1980, p. 46)

Révoltons-nous contre l'ignorance, l'indifférence, la cruauté, qui d'ailleurs ne s'exercent si souvent contre l'homme que parce qu'elles se sont fait la main sur les bêtes. Rappelons-nous, puisqu'il faut toujours tout ramener à nous-mêmes, qu'il y aurait moins d'enfants martyrs s'il y avait moins d'animaux torturés, moins de wagons plombés amenant à la mort les victimes de quelconques dictatures si nous n'avions pas pris l'habitude de fourgons où des bêtes agonisent sans nourriture et sans eau en route vers l'abattoir, moins de gibier humain descendu d'un coup de feu si le goût et l'habitude de tuer n'étaient l'apanage des chasseurs. (Yourcenar 1983 p. 157)

Plus récemment, dans *Sérotonine*, Michel Houellebecq ose également le parallèle. À propos d'une jeune femme, maîtresse du personnage principal, en stage pendant sa formation de vétérinaire dans un abattoir, le narrateur se demande :

Comment des vétérinaires, inspecteurs de la santé publique, pouvaient-ils laisser faire ça ? Comment pouvaient-ils visiter ces endroits où la torture des animaux était quotidienne, et les laisser fonctionner, voire collaborer à leur fonctionnement, alors qu'ils étaient quand même, au départ, vétérinaires ? Là, j'avoue qu'en effet je me suis interrogé : étaient-ils surpayés pour garder le silence ? Je ne le crois même pas. Après tout il y avait sûrement des médecins, avec un diplôme d'études médicales, dans les camps nazis. (Houellebecq 2019 p. 135)

Qu'on refuse la pertinence de ce parallèle ou qu'on l'évoque subrepticement, comme c'est le cas dans le livre de Houellebecq, cette analogie entre les camps nazis et le traitement des animaux des mots imprègne notre imaginaire culturel. Le langage est instrumentalisé tant par les défenseurs de la cause animale que par les lobbies agro-industriels soucieux de poursuivre, à leur profit, l'exploitation des animaux non-humains.

4. Les traces dans le langage d'une lutte pour l'hégémonie culturelle ?

La création de néologismes est une ressource fréquemment utilisée par les défenseurs de la cause animale. Le terme « spécisme », évoqué ci-dessus en introduction, a été introduit en 1970 et ce n'est que 50 ans plus tard qu'il a été intégré aux principaux dictionnaires français. De même, le mot carnisme, utilisé sporadiquement en français pour désigner une consommation excessive de viande, a été théorisé en 2001 par la psychologue Melanie Joy pour décrire l'idéologie dominante justifiant la consommation de viande⁹.

Le philosophe Jacques Derrida s'est intéressé au carnisme vers la fin de sa vie et, pour établir les interdépendances entre le logos (le sujet s'affirmant en tant que tel par le « je »), la masculinité et le carnisme, il a introduit le concept de « carnophallogocentrisme ». Dans son dernier livre, *L'animal que donc je suis*, il évoque d'ailleurs rapidement la comparaison ci-dessous en précisant :

Personne ne peut plus nier sérieusement et longtemps que les hommes font tout ce qu'ils peuvent pour dissimuler ou se dissimuler cette cruauté [envers les animaux], pour

⁹ En entrant « carnisme » sur le site Gallica de la Bibliothèque nationale de France, on trouve des occurrences du mot dans une perspective hygiéniste, au début du vingtième siècle. Sur le carnisme, voir (Joy 2016).

organiser à l'échelle mondiale l'oubli ou la méconnaissance de cette violence que certains pourraient comparer aux pires génocides. (Derrida 2006 p. 46)

Parmi tous les collectifs engagés dans l'antispécisme, l'un d'entre eux, « Boucherie abolition », constitué autour de la personne de Solveig Halloin, accorde une importance particulière aux néologismes. Dans un manifeste « Pour l'abolition de la boucherie », on lit :

Le premier pouvoir est le pouvoir de nommer, le langage est déjà le crime qu'il conceptualise. Il est IMPOSSIBLE de combattre l'idéologie spéciste humanocrate avec le vocabulaire spéciste. Aussi nous entamons un vaste chantier linguistique pour faire apparaître les zoonimots dans les mots et enfin dire le réel de leurs maux¹⁰.

Dans ce programme, des dizaines de néologismes ont été définis dont voici un florilège et dont les pertinences peuvent sembler inégales :

Génocriminalité : Crime par sélections génétiques appelé « génotypage ».
Naixtermination : Faire naître de façon industrielle pour exterminer de façon perpétuelle.
Nesclaves : esclaves de chair que les nesclavagistes ont fait naître pour les assassiner.
Prizoonnier-es : contraction de « zoo » et « prisonnier-es », prisonnier-es zoonimaux..
Zesclaves : zoonimaux esclaves.
Zoophagie : action de manger les zootres, les zoonimaux.
Zootortionnaires : éleveurs.
Zootres : animaux non humains.

Bien entendu, certains termes peuvent sembler exagérés, notamment l'idée d'extermination appliquée aux animaux dits d'élevage puisqu'il n'est pas question de faire disparaître ces animaux en tant qu'espèces.

Sur le plan linguistique, Jana Altmanova et Silvia Domenica Zollo se sont livrées à une analyse des néologismes introduits par « Boucherie abolition ». À propos des termes « nesclave », « nexploitation » et « noloocauste », elles observent :

L'affixe n- est assimilable aux formants lexicaux monolettre, à l'image de e- désignant l'électronique. Ce n-, qui signifie 'naissance', n'apporte pas seulement un trait sémantique spécifique au mot créé, mais il dénote aussi un concept en soi, à savoir « l'exploitation des animaux par les naissances [...] pour faire reproduction de robots de chairs dans un génocide perpétuel » (BA). Le formant n- se fait ainsi porteur d'une vision du monde qui est potentiellement applicable à de nombreuses lexies de la langue commune. En même temps, cette invention morphologique singularise le vocabulaire des militants. Indice de revendication aussi bien qu'indice de reconnaissance du groupe, n-permet de produire de nombreux hapax susceptibles d'être reconnus par la communauté de la cause animale qui, à son tour, peut s'approprier ce formant pour créer des nouveaux mots. (Altmanova et Zollo 2025 p. 78-79)

La bataille sur les mots est pourtant bien réelle, avec des enjeux économiques exceptionnels. Ainsi, en juin 2017, sous l'action des lobbies de la viande et des produits

¹⁰ Lettres majuscules dans le texte original. « Humanocrate » renvoie à l'idée d'un suprémacisme humain et les « zoonimots » sont les mots qui doivent permettre de prendre conscience de l'exploitation animale. Voir <https://boucherie-abolition.com/manifeste-pour-labolition-de-la-boucherie/>

laitiers, la Cour de Justice Européenne avait décidé d'interdire l'utilisation des dénominations « lait » et « fromage » lorsqu'elles sont associées aux produits végétaux. Cette interdiction valait également pour les produits où le mot « végétal » apparaissait, comme dans « fromage végétal ». Notons que des exceptions par pays étaient autorisées, en raison de l'usage traditionnel. Pour la France, les expressions « lait d'amande », « lait de coco », « crème de riz », « crème d'avoine » ou encore « beurre de cacao » et « beurre de cacahouète » demeuraient autorisées (tout comme « crème de marrons » ou « lait démaquillant » !).

Après un essai infructueux en 2020, c'est en octobre 2025 qu'un nouveau pas a été franchi, cette fois au Parlement européen, avec un amendement voté à une large majorité pour interdire les appellations « steak », « escalopes » ou « burger » lorsque cela concerne des substituts végétaux¹¹.

En France, à deux reprises, le gouvernement a tenté d'interdire certaines appellations et le Conseil d'État s'y est opposé. Le décret n° 2022-947 du 29 juin 2022 « relatif à l'utilisation de certaines dénominations employées pour désigner des denrées comportant des protéines végétales » imposait de faibles teneurs maximales en protéines végétales pour toute une série d'aliments (comme bacon, lardon, chipolata etc., même si l'adjectif « végétal » était ajouté). Quelques jours plus tard, le juge des référés du Conseil d'État avait suspendu ce décret. De même, le décret n° 2024-144 du 26 février 2024 indiquait une liste de « termes dont l'utilisation est interdite pour la désignation de denrées alimentaires comportant des protéines végétales », incluant les mots « steak », « grillade » ou « escalope ». Pour des termes comme « nugget », le taux maximal de protéines végétales utilisées était de 3,5%. Le marché des substituts végétaux étant caractérisé par une forte croissance, six entreprises concernées avaient saisi le Conseil d'État, obtenant là encore la suspension.

D'autres entreprises choisissent de s'engager dans cette lutte culturelle. Ainsi, l'entreprise Oatly qui produit essentiellement du lait d'avoine et quelques autres spécialités végétales a-t-elle fait parler d'elle en affichant dans les lieux emblématiques de la capitale britannique d'immenses publicités avec une brique de lait d'avoine et ce message : « C'est comme du lait, mais fait pour les humains. » L'idée de cette campagne est bien d'amener les passants à s'interroger sur ce que signifie l'ingestion du lait maternel d'une autre espèce... et, en ce sens, l'entreprise sert l'antispécisme avec ses propres intérêts tout en interrogeant sur le sens des mots.

Dans ce cadre, la grille d'analyse gramscienne permet de rendre compte à la fois de l'idéologie et de la force des représentations individuelles et collectives. Le sociologue italien Niccolò Bertuzzi s'est penché sur l'application du concept gramscien d'hégémonie au domaine des *animal studies* (Bertuzzi 2022). D'abord définie en termes structurels, politiques et économiques, l'hégémonie est présentée comme un principe de justification servant la classe dominante pour imposer le statu quo, en l'occurrence le carnisme, dans le cas d'étude de Bertuzzi. L'introduction et la diffusion des mots du « véganisme » et de ses déclinaisons participent pleinement de la guerre de position théorisée par Gramsci. Aujourd'hui, même les pourfendeurs de l'antispécisme utilisent le terme dans le titre de leurs livres (Nicolas 2020, Sugy 2021).

¹¹ En mars 2026, un accord a été trouvé au niveau européen, « steak » devrait être interdit mais pas « escalopes » ni « burger » !

Quelle que soit l'issue de ces tensions, les débats autour du spécisme placent la langue au centre d'enjeux à la fois politiques, idéologiques et économiques. Cet aperçu historique peut être considéré comme une invitation adressée aux linguistes à se pencher sur la question du spécisme, dont nous espérons avoir montré, qu'il comporte des aspects langagiers cruciaux.

SEGAL, Jérôme (Sorbonne Université)

Bibliographie

- Agreste (Rapport), *Note de synthèses conjoncturelles*, n° 412, juillet 2023 (en ligne).
- Altmanova, Jana, et Silvia Domenica Zollo, « Zoopression dans la langue: La néologie militante au service de la cause animale », *Neologica*, 19 (numéro spécial sur « Néologie et militantisme », 2025, p. 65-82.
- Bertuzzi, Niccolo, « Becoming Hegemony: The Case for the (Italian) Animal Advocacy and Veganwashing Operations », *Journal of Consumer Culture* 22, n° 1 (février 2022), p. 207-26.
- Derrida, Jacques, *L'animal que donc je suis*, Paris, Galilée, 2006
- Dunayer, Joan, *Animal Equality : Language and Liberation*. Derwood (MD), Ryce Publishing, 2001
- Ford, Henry, *My Life and Work*, Doubleday, Page & Company, 1923
- François, J. (2025). Acronymes et sigles : Enquête sur la lexicalisation et sa perception par les locuteurs ordinaires. *Cahiers de Lexicologie*, n°2 (127), p. 71-95
- Friedlander, Henry, *The Origins of Nazi Genocide: From Euthanasia to Final Solution*, University of North Carolina Press, 1995
- Hahn, Erin R., Meghan Gillogly, et Bailey E. Bradford. « Children are unsuspecting meat eaters: An opportunity to address climate change ». *Journal of Environmental Psychology* 78 (1^{er} décembre 2021): 101705
- Hardouin-Fugier, Élisabeth. « Un recyclage français de la propagande nazie - La protection législative de l'animal ». *Ecologie politique* 24, n° 1 (2002): 51-70.
- Houellebecq, Michel, *Sérotonine*, Paris, Flammarion, 2019
- Joy, Melanie, *Introduction du carnisme*, L'Age d'Homme, 2016
- Kerbrat-Orecchioni, Catherine, « *Ce ne sont que des animaux* » : *Le spécisme en question*, Pommier, 2023.
- Kimmelman, Barbara A., « The American Breeders' Association: Genetics and Eugenics in an Agricultural Context, 1903-13 », *Social Studies of Science* 13, n° 2 (1983): 163-204
- Klemperer, Victor, *Ich will Zeugnis ablegen bis zum letzten: Tagebücher 1933-1945*, Berlin, Aufbau Verlag, 2015
- Klemperer, Victor, *LTI, la langue du IIIème Reich*, Paris, Pocket, 2004 [1947]
- Landry, Tristan, « "In der Not frißt der Teufel Fliegen": Hitler, homnivore ». *Food and History*, 2013, vol. 11, no 1, p. 177-202.
- Landry, Tristan. *Du beurre ou des canons, Une histoire culturelle de l'alimentation sous le IIIe Reich*, Presses de l'Université Laval, 2021.
- Lee, Albert, *Henry Ford and the Jews*, Stein and Day, 1980
- Marsolier, Marie-Claude, *Le mépris des « bêtes » - Un lexique de la ségrégation animale*, Paris, PUF, 2020
- Nicolas, Ariane, *L'imposture antispéciste*, Desclée De Brouwer, 2020
- Patterson, Charles, *Un éternel Treblinka*, Paris, Calmann-Lévy, 2008
- Segal, Jérôme, *Animal radical. Histoire et sociologie de l'antispécisme*, Montréal, Lux, 2020

Peut-on parler d'une *Lingua Specisti Imperii* ?

- Segal, Jérôme, *Dix questions sur l'antispécisme*, Montreuil, Libertalia, 2021
- Spiegel, Marjorie, *The Dreaded Comparison : Human and Animal Slavery*, New Society Publishers, 1988
- Sugy, Paul, *L'extinction de l'homme. Le projet fou des antispécistes*, Tallandier, 2021
- Val, Jérôme, « Vendée Globe : 'Nous ne voulons pas passer pour des tueurs de baleines' », France Inter, 9 décembre 2020 (en ligne, bit.ly/les-OFNI).
- Vandeveld-Rougale, Agnès, « Victor Klemperer, LTI, la langue du IIIe Reich. Carnets d'un philologue », *¿ Interrogations ?*, 13, 2012.
- Vandevuegle, Sophie, *Langage et idéologie spéciste—De la complaisance à la révolte*, Travail de fin de premier cycle universitaire, Université de Namur, 2020
- Yourcenar, Marguerite, « Qui sait si l'âme des bêtes va en bas ? », dans *Le temps, ce grand sculpteur*, Paris, Gallimard, coll. « NRF », 1983
- Zollo, Silvia Domenica, « Modalités technodiscursives et énoncés définitoires dans le (méta)discours numérique de l'association animaliste I214 : Entre idéologie, participation et action », in *Langages et terminologies de la participation*, sous la direction de Francesca Piselli, p. 141-169, Milan, FrancoAngeli, 2023.

Résumé

Dans *LTI - Lingua Tertii Imperii: Notizbuch eines Philologen* (1947) Viktor Klemperer explique comment le Troisième Reich a instrumentalisé l'allemand à travers des phénomènes d'occultations, d'euphémismes, de développements de sentiments d'appartenance et d'ostracismes.

Le langage que nous utilisons dans les pays occidentaux ne relève-t-il pas, de même, d'un spécisme largement inconscient ? On retrouve des phénomènes d'occultation : peu de gens réalisent que « cuir » signifie « peau d'animal » et « steak », « morceau de muscle ». Il y a aussi des procédés euphémistiques à l'œuvre dans « vache de réforme » ou encore lorsque les chasseurs « régulent » ou « prélèvent ».

Prenant conscience du fait que tout ce vocabulaire sert le spécisme, certains répondent en activant un parallèle entre exploitation animale et Shoah. Si comparaison n'est pas raison, elle peut néanmoins mener à des réflexions novatrices dans l'étude du langage. D'autres se lancent dans une guerre des mots à travers l'introduction de néologismes souvent déconcertants. Solveig Halloin, principale contributrice du collectif Boucherie abolition, se place sous la figure tutélaire de Victor Hugo qui annonçait « Toute révolution devrait passer par une réforme du dictionnaire ». Loin de se satisfaire de l'entrée des mots « sentience » et « antispécisme » dans le Larousse 2020, elle utilise « zoophagie » pour la consommation de viande, « nesclavage » pour « système d'esclavage où la naissance des esclaves est programmée en vue de leurs assassinats », etc.

Cela peut paraître anecdotique mais la bataille des mots a déjà lieu. Elle est menée à haut niveau par les lobbies de l'agro-alimentaire qui ont déjà obtenu en 2017 que la Cour de Justice Européenne interdise « lait de soja », « fromage végétal » ou « beurre végétal » alors que « crème de marron » et « beurre de cacahouète » restent autorisés par tradition. Plus que jamais, les mots sont importants.

Mots-clés : Spécisme, Klemperer, Instrumentalisation de la langue, analogies, hégémonie culturelle

Summary

In *LTI - Lingua Tertii Imperii: Notizbuch eines Philologen* (1947), Viktor Klemperer explains how the Third Reich instrumentalized the German language through occultations, euphemisms, the development of feelings of belonging and ostracism.

Doesn't the language we use in Western countries also reflect a largely unconscious speciesism? There are occultation phenomena: few people realize that "leather" means "animal skin" and "steak", "piece of muscle". There are also euphemistic devices at work in "cull cow" or when hunters "regulate" or "harvest".

Realizing that all this vocabulary serves speciesism, some respond by drawing parallels between animal exploitation and the Holocaust. If comparison is not reason, it can nonetheless lead to innovative reflections in the study of language. Others engage in a war of words, introducing neologisms that are often disconcerting. Solveig Halloin, principal contributor to the "Boucherie abolition" collective, places herself under the tutelary figure of Victor Hugo, who announced that "every revolution should pass through a reform of the dictionary". Far from being satisfied with the entry of the words "sentience" and "antispeciesism" in the Larousse 2020, she uses "zoophagy" for meat consumption, "nesclavage" for "a system of slavery in which the birth of slaves is programmed in advance to prepare their death" and so on.

It may seem anecdotal, but the battle of words is already taking place. It is being waged at a high level by the agro-food lobbies, who in 2017 already got the European Court of Justice to ban "soy milk", "vegetable cheese" or "vegetable butter", whereas "chestnut cream" and "peanut butter" remain authorized by tradition. More than ever, words matter.

Keywords: speciesism, Klemperer, Instrumentalization of language, analogies, cultural hegemony